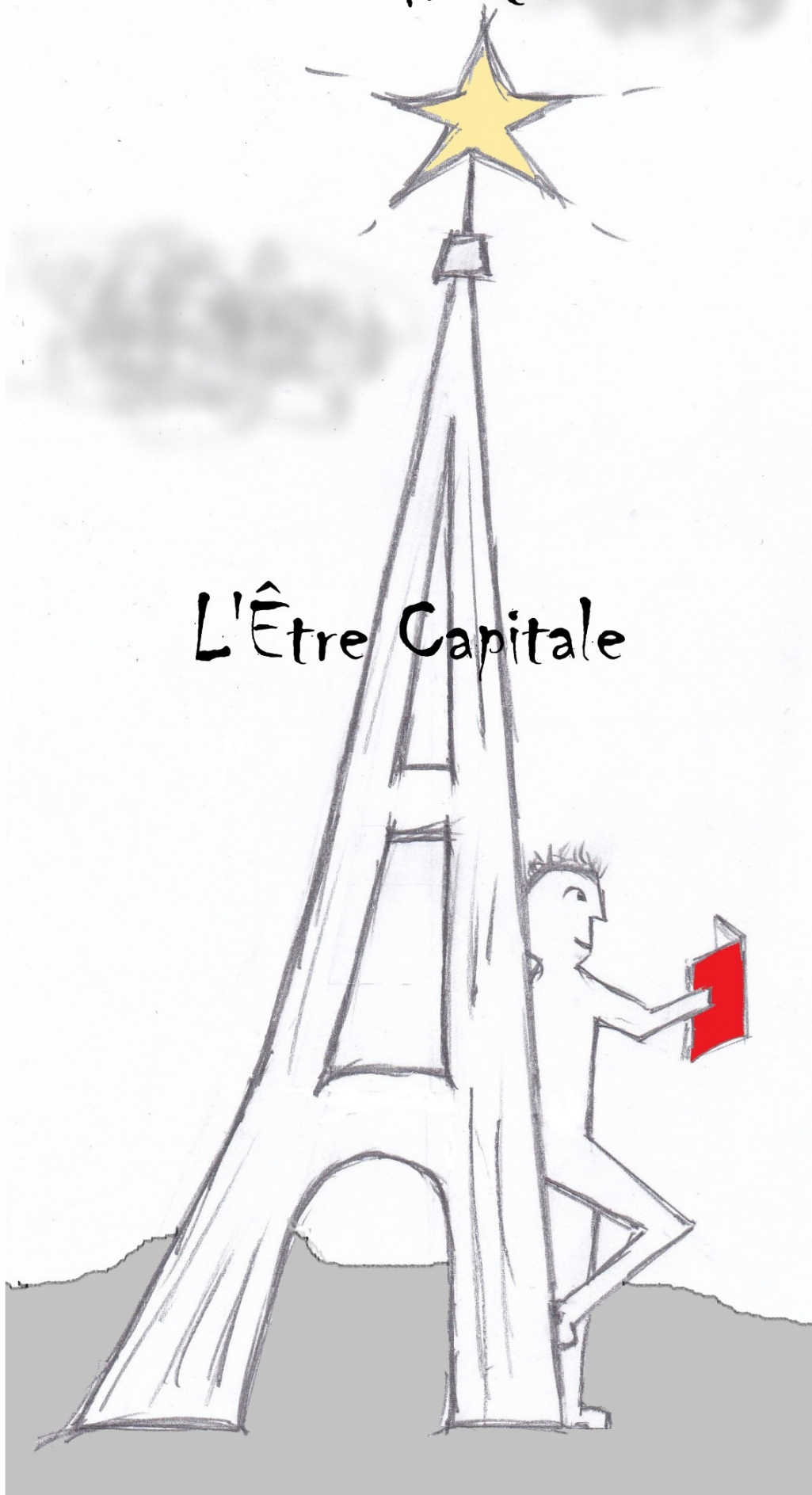


Sam Gratlec



L'Être Capitale

Sam Gratlec

L'Être capitale

© Sam Gratlec, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8134-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon Père
À Fabrice
À ma Femme, mes Filles, ma Mère
À Vous tous

À moi !
Au secours !

Préface

d'Hilse Gratlec

Six ans et demi-trois-quarts, enfin presque sept ans, la fille de Sam

Mon papa, il raconte bien les zistoire. Tou les soir, il men raconte une. Elle sont toujours trait bien. Maman aussi, elle dit qu'il raconte des zistoire. Mais, je croi quelle les aime moins. Alors, j'ai dit a mon papa, si tu raconte toute ces zistoire, pourcoi t'ecrit pas un livre, pour que tou le monde il peut les lire. Il ma dit : Tu sais, chérie, c'est difcil d'ecrire. C'est long. Et pis un jour, il a pris son stilo, et il a ecrit, ecrit. Plin de pages. J'ai voulu lire, j'ai rien compri. Il a mis des mot come instropetion ou proscratinez. Sa veut rien dire. Il ma dit que si. Alors liser ce livre, parseque mon papa, il connai des grans mots et vous aller aprendre plein de truc. Et pis c'est drole aussi, il m'a dit. Et pis, c'est mon papa !

Bone lecture.

Hilse Gratlec

Prologue

Un dimanche de novembre gris et froid, un beau temps de saison. La fine pluie cingle les visages égarés des badauds pressés. Charles s'avance, fier et droit, souriant. Son esprit vagabonde au-delà, où sa mémoire ne s'aventurerait guère plus. Il se revoit, tout gamin, dans ces rues de banlieue, dévalant ces pavés familiers à la poursuite de ses potes, pour des 'chasses à l'homme' improvisées, trépidantes. Il n'a jamais été aussi heureux qu'à ces heures insouciantes. Et cette douce euphorie qui le porte aujourd'hui, sous ces nuages déprimants et cette nuit qui surgit trop vite, le renvoie là-bas, si loin, si près, il y a quelques quinze ans. Il marche lentement, descend cette rue du Faubourg du Temple, si souvent arpentée les heures d'insomnies assassines, à la recherche d'un brin d'espoir. Enfin ! Il savoure sans retenue ces instants grisants, aperçoit, sombre et majestueuse, la statue de Marianne, la Place de la République. Ce rendez-vous inespéré en ce lieu si approprié. Il devine clairement la divine silhouette de France. Une larme solitaire s'enfuit de son regard envouté. Il avale ces derniers mètres asphaltés, profite de ces secondes d'éternité, peine franchement à croire qu'il est là, bénit cette bruine piquante qui lui martèle qu'il ne rêve pas. Il va enlacer sa belle, frigorifiée et impatiente. Elle ne l'a pas encore vu, il accélère machinalement, hurle un 'putain !' libérateur, et se rappelle, lui, le jeune homme aux vingt-six balais, qu'il était sans vie, il y a quelques années, ignoré, inexistant aux yeux du monde, de tous.

Il s'avance, fier et droit, si souriant.

Chapitre 1

L'Invisible

L'été pourri agonise dans une torpeur lénifiante. La petite famille fête gentiment le 19^{ème} anniversaire de Charles. D'un calme oppressant et d'une sobriété absolue, cette célébration ! Plus sordide que l'inhumation de sa grand-mère chérie, il y a à peine trois mois. Les cousins, les oncles et tantes, des amis, des retrouvailles impromptues en cette funeste et brutale occasion. Rapidement, naturellement, une certaine légèreté, un bien-être étrange s'étaient pourtant installés, et, d'anecdotes secrètes en souvenirs enfouis, tous animèrent cette réunion finalement bienfaitrice. Voilà ce qui lui traverse l'esprit, alors qu'il s'apprête à décapiter ces bougies fatiguées dansant mollement sous les yeux de Papa et Maman, à la condescendance meurtrière, et de Victor, son garnement de petit frère, joyeusement occupé à trucher une fourmi cavaleuse à coup de fourchette argentée. Triste vie. Il abrège sa cruelle souffrance d'un souffle paresseux, découpe le gâteau industriel aux couleurs surnaturelles, en engloutit trois bouchées, bise tendrement sa maman et file prendre l'air.

Il marche d'un pas nonchalant, les mains ancrées dans les poches de son jean usé. Et c'est parti pour de longues heures introspectives, des kilomètres à trainer ses godasses, sans but, le regard errant, accrochant ici le vol d'un moineau piailleur, se perdant là sur la jupe virevoltante d'une jeunette accorte. Et cette ritournelle insupportable qui le catapulte aux frontières du néant. 'T'es qu'un moins que rien !', 'Regarde-toi ! T'es transparent, insignifiant...'. Des conneries, des platitudes convenues qu'il adore s'infliger, se persuadant sans fin de l'atroce vérité, un jeune homme condamné, un avenir noyé sous ces vagues mortifères, attaquant inexorablement la frêle carapace qui le protège encore. Parce qu'il sait pourtant qui il est, ne veut ni ne peut y croire. Alors il se cache, s'enfuit, se morfond et se laisse détruire.

Et comme toujours, un banc salvateur, une pierre saillante inconfortable, un coin d'herbe ombragé l'accueille enfin. Il s'assoit, extirpe de sa poche arrière un vieux bouquin tout écorné, et replonge pour la millième fois en ces mondes qui le ressuscitent. Un roman de Flaubert, une aventure de Verne, une épopée d'Hugo, des vers baudelairiens... Il lit, relit, s'imprègne et s'imagine, plume baveuse en main, noircir d'horizons éclairés quelques belles pages avenantes. En ce jour particulier, le plus mystérieux des petits princes l'interroge. Il ne glorifiera jamais assez Saint Exupéry, et tous ces écrivains merveilleux, qui, sans

mots savants ni phrases alambiquées, vous emportent ailleurs, vous embarquent pour de fabuleuses conquêtes, et vous parachutent sur l'astéroïde B612, par exemple. Quelle force, cette simplicité ! Quelle puissance ! Charles reprend dès le début. Et s'amuse, comme toujours, de l'insouciante naïveté de cette enfance, qu'il n'aurait voulu abandonner. Garder ses yeux grands ouverts sur ses rêves de bambin, ces envies loufoques, ces voyages extravagants, être un St Ex. La fin du premier chapitre l'exfiltre rapidement de cet univers enivrant : *« J'ai ainsi eu, au cours de ma vie, des tas de contacts avec des tas de gens sérieux. J'ai beaucoup vécu chez les grandes personnes. Je les ai vues de très près. Ça n'a pas trop amélioré mon opinion. Quand j'en rencontrais une qui me paraissait un peu lucide, je faisais l'expérience sur elle de mon dessin numéro 1 que j'ai toujours conservé. Je voulais savoir si elle était vraiment compréhensive. Mais toujours elle me répondait : "C'est un chapeau." Alors je ne lui parlais ni de serpents boas, ni de forêts vierges, ni d'étoiles. Je me mettais à sa portée. Je lui parlais de bridge, de golf, de politique et de cravates. Et la grande personne était bien contente de connaître un homme aussi raisonnable. »* Charles a dix-neuf ans aujourd'hui, et il lui semble qu'il va beaucoup parler golf et politique. Il vient d'avoir son bac, quitte sans regret ce lycée qui l'a tant torturé, et n'entrevoit l'avenir qu'en de sinistres lendemains, où chaque soir tombera tel un couperet affuté, sabrant toujours plus ras les roses qu'il cherchera à faire éclore sur des petites étoiles riantes. *« S'il vous plait... dessine-moi un mouton. »*

Il referme le petit livre blanc, se dirige presque léger vers le pavillon familial. Un 'Charles !' enjoué le fait sursauter. Il se retourne vivement : C'est Yohan, son pote, le seul, un vrai. Leur accolade fraternelle l'étourdit presque. Une perle d'humanité dans cet enfer pesant, ce gars-là. Il ne le remerciera jamais assez, cet ami improbable. Ils ne se ressemblent guère. L'un, beau gosse, bien sapé, la confiance en soi comme étendard. L'autre, d'une banalité affligeante, qui s'habille au plus simple, et qui marche courbé sous le poids écrasant de sa timidité malade. Ils se connaissent depuis le berceau, ont gravé leur enfance des mêmes délires, des conneries de gosses aux jeux les plus débiles. Et se sont toujours retrouvés, ballon au pied, pour ces parties imprévisibles et interminables, où même la nuit noire ne les jetait par hors du terrain. Le foot ! Ah ! Ces matches entre copains ! Encore aujourd'hui, ils se rejoignent, chaque samedi, chaque dimanche, dès que possible, sur le stade ou dans un champ, et s'époumonent sans fin, pour l'amour du sport et la gloriole d'un instant. Passion dévorante et rédemptrice. Tout oublier, se sentir quelqu'un, attraper le temps

présent. Charles en ressort toujours vidé, serein, vivant. Un lavage de cerveau bienfaiteur, avant que tout ne recommence, hélas.

Ce cher Yohan a toujours été là. Pour leurs bêtises d'un autre temps, comme ce jour, petits garnements de cinq ans, où ils coururent au bout de la rue, choisirent la plus belle des autos, grimpèrent dessus et en firent leur trampoline du jour, leur toboggan de circonstance. Ils ne réagirent pas aux cris et menaces d'un hurluberlu barbu, vociférant à sa fenêtre. Ils auraient dû fuir, les joyeux acrobates ! L'heureux propriétaire du véhicule surgit hors de chez lui, les attrapa par le paletot, et les ramena manu militari chez les parents. Ce ne fut alors pas beau à voir... ; ou bien, quand, du haut de leurs dix ans, ils chopèrent le petit Robert, l'ennemi de la rue d'en face, et le trainèrent sur un tas de sable bien propice, litière des chiens et chats du quartier. Le pauvre. C'était sur le trajet de l'école, et il s'est présenté ainsi, tout crotté et puant, devant la classe et la maitresse. Le retour de bâton ne tarda point. Après dénonciation – quel lâche ! – les deux compères s'en furent aux toilettes de l'établissement, à charge de nettoyer les vêtements souillés ; ou encore, quelques temps plus tard, toujours si enthousiastes à retourner en cours, ils flemmardaient en chemin, disposant soigneusement des jolis cailloux sur le bord du trottoir, et shootaient dedans rageusement au passage des voitures innocentes. Bonjour les carrosseries ! Là aussi, point de salut. Il fallut que la suivante, et dernière, par ricochet, fut celle de leur prof de français...

Et tant d'autres...

Et Yohan était là aussi, en première, il n'y a même pas deux ans. L'histoire de France. Belle demoiselle, l'ensorceleuse de leurs jeunes années, sa presque voisine perdue de vue depuis des lustres, depuis le collège. Des retrouvailles fortuites au fronton du lycée, des mois d'une aventure incertaine qu'il ne maîtrisait pas, de fols espoirs, des désillusions perturbantes, et, au cœur de l'hiver, la mignonne qui s'envole pour toujours. Croyait-il alors. Pour l'heure, un naufragé résigné, un abruti qui y a cru, un convaincu qui sait ne rien avoir à attendre. Yohan se chargea alors du sauvetage, empoigna le Charles pitoyable, l'emmena sur des rives connues et stimulantes, des concerts mémorables, des virées cyclistes éreintantes, des matches au Parc, temple des temples, magique. Ici, c'est Paris !

Ces deux dernières années lycéennes passèrent ainsi, à surnager, soutenu par les bras solidement armés de l'amitié.

« Quelle heure, demain, le foot ? »

Ils cochent tous deux dix-sept heures, l'heure de retrouver la bande de potes,

braves casse-cous résolus à aller chatouiller les guibolles des gitans irascibles ou toute autre armada cramponnée. Ça va saigner, des cris de douleur aux hurlements de joie, à jouer sa vie sur le gazon râpé. À quoi ça rime ? Tout sauf des poètes. Ils connaissent l'air, et pour rien au monde, ils ne manqueraient la leçon, réciter la chanson du pré vert... Charles chérit ces moments, hors de sa morne vie qui l'entraîne sans fin sur les sentiers cabossés de ses routines meurtrières.